

André Chouraqui

TRADUIRE LA BIBLE ET LE CORAN AU XX^e SIÈCLE

MA TRADUCTION DE LA BIBLE est née comme le fruit d'un développement organique: mon milieu natal, en Algérie française, était un carrefour des langues et des cultures française, arabe, espagnole et, pour les Juifs, spécialement dans ma famille, hébreue et araméenne. Chacun y vivait sur plusieurs registres culturels. La traduction y était un exercice naturel, immédiat sans que personne n'ait eu à se poser des questions de problématique et de méthodologie. Vivre, c'était traduire, pour le jeune et pour l'ancien, pour le savant et pour l'analphabète. Mon grand-père a laissé une correspondance où il ne lui faut pas moins de cinq langues pour s'exprimer: arabe, français, espagnol, hébreu, araméen. C'est cette expérience ancestrale qui m'a, dès mon adolescence, livré aux démons de la traduction.

Malgré l'accueil favorable réservé à mes premières traductions, les choses en seraient restées là sans l'élan, décisif pour moi, que m'a donné mon enracinement à Jérusalem : là, j'ai pu reconsidérer, chaque jour de ma vie, les problèmes et les méthodes de la traduction. Je ne dis pas et ne pense pas qu'il suffit de naître à Aïn -Témouchent et de vivre à Jérusalem pour traduire la Bible. Je constate simplement que, dans mon cas particulier, ces deux facteurs ont certainement joué un rôle et un rôle probablement déterminant pour l'entreprise et l'achèvement de mon oeuvre.

C'est au sommet de la côte que l'on découvre le mieux le paysage. Après avoir gravi la Bible, de la Genèse aux Chroniques et de Matthieu à l'Apocalypse, et les 114 sourates du Coran, j'ai devant moi la somme accablante de problèmes théoriques et des solutions techniques que j'ai dû leur apporter empiriquement. Je dis empiriquement parce que la traduction n'est pas encore une *science* bien qu'elle ait besoin du secours de toutes les sciences du langage et de l'histoire, à commencer par l'archéologie, la sémantique et la linguistique. La traduction est encore un artisanat, dans le meilleur des cas, un art.

L'homme moderne sait aller dans le cosmos, mais il ignore la secrète alchimie qui permet de faire franchir à une idée, sans la mutiler, les hermétiques frontières des langues et des cultures.

Une traduction comme une autre...

Traduire la Bible, traduire le Coran, c'est affronter les problèmes que pose toute traduction de n'importe quel texte en n'importe quelle langue. Notons ici l'extrême rareté des travaux théoriques sur l'art de traduire. Ceux qui existent, à ma connaissance, délaissent presque toujours les problèmes particuliers qui se posent lorsqu'il s'agit de faire passer un texte d'une langue sémitique à une langue indoeuropéenne ou du contexte historique de l'âge du bronze à celui de l'ère atomique.

La complexité de la traduction est telle que les techniciens ont dû renoncer pour l'instant à la confier à des ordinateurs. La course en vue d'inventer les machines à traduire

a abouti à un constat d'échec dont voici, me dit-on, un exemple:

Le technicien livre à l'ordinateur le verset « L'esprit est prompt, mais la chair est faible », et celui-ci rend l'énoncé en russe comme suit : « Les spiritueux saoulent vite, mais la viande est avariée ».

La problématique de la traduction de la Bible et du Coran est d'abord celle que pose l'interprétation de tout autre texte. Je suppose connus les problèmes liés à l'art de traduire quelque texte que ce soit, dans quelque langue possible, pour ne traiter ici que des difficultés inhérentes à la traduction de la Bible hébraïque et de ses fragments araméens. La traduction du Nouveau Testament soulève encore d'autres problèmes théoriques et pratiques qui devraient faire l'objet d'une autre étude et que je n'aborderai ici que de manière allusive.

... sauf que...

La Bible est un texte écrit en hébreu, parfois en araméen, dans la deuxième moitié du deuxième millénaire pour ses textes les plus anciens, à la fin du premier millénaire pour ses textes les plus récents. Le traducteur français du XXI^e siècle doit faire faire à ces textes un bond de deux à trois millénaires dans le temps et un saut, beaucoup plus périlleux, du contexte culturel de l'hébreu biblique à celui du français moderne. À l'énoncé de ce programme, les sages s'enfuient, et ne restent dans l'arène que des fous qui savent être des victimes condamnées d'avancer

La Bible est considérée par les Juifs et par les Chrétiens comme un texte sacré, inspiré sinon dicté par Dieu lui-même. Qu'il le veuille ou non, le traducteur est pris dans le faisceau, toujours éblouissant, parfois aveuglant, de cette sacralité. En interprétant le texte de la Bible, il s'en prend à Dieu lui-même. Comme Jacob luttant avec l'ange, il ne peut manquer d'être blessé au tressaut de la hanche : ainsi, le texte de toute traduction doit-il accepter de se traîner en boitant auprès du texte original qu'il prétend refléter, sans jamais y réussir totalement.

Ce texte sacré est, par surcroît, le plus anciennement et le plus souvent interprété de tous les livres du monde. Il a été traduit en 2000 langues et dialectes, et de multiples fois dans chacune de ces langues. Pour ce qui est du français, le seul livre des psaumes a été traduit plus de 2000 fois. Ces traductions projettent une ombre géante sur le traducteur moderne, déjà ébloui par les feux et la sacralité du Texte lui-même. Pour tenter de surmonter sa malheureuse condition, il lui faudra faire l'effort nécessaire afin d'échapper à l'écrasante emprise des habitudes : les traductions tendent un voile d'autant plus épais devant le texte que les plus célèbres d'entre elles, la Septante, les Targoumims, la Vulgate et même la King James Version, ou la Bible de Luther sont elles-mêmes nimbées d'une auréole de sacralité qui entoure non seulement la Bible et sa traduction, mais souvent aussi ses traducteurs eux-mêmes. La lettre d'Aristée affirme que le texte grec des Septante a été dicté par l'esprit de Dieu. Et de fait, pour l'Occident, la traduction des Septante a été décisive pour fixer dans toutes les langues où elle est traduite, le vocabulaire, le style et parfois les pensées de la Bible. Même lorsqu'il entend réagir contre l'hellénisation de la Bible pour revenir à *la vérités hebraïca*, si chère à son cœur,

Jérôme vit encore sous l'influence des premiers et géniaux traducteurs de la Bible en grec.

Un monument grec et non hébraïque

Les Septante n'ont pas été seulement les premiers traducteurs de la Bible, mais davantage encore : ils sont les premiers traducteurs de l'histoire universelle. Ils avaient à se poser toutes les questions auxquelles le traducteur moderne, 23 siècles après eux, ne sait pas encore comment répondre. Leur oeuvre géniale constitue, à n'en pas douter, un monument de la civilisation humaine; mais, à n'en pas douter non plus, elle reflète une époque dont elle déverse les idées, et parfois les préjugés, dans le texte de la Bible.

La traduction des Septante est une oeuvre résolument *apologétique* et résolument *syncrétiste*.

Apologétique, elle est faite pour démontrer aux juifs d'Alexandrie et du monde hellénistique que les Prophètes avaient au moins autant de philosophie que Platon et Aristote. Pour cela, la Bible devait être coulée dans le moule de la pensée et du style de la Grèce. Les Septante se livrent d'autant plus allègrement à cette synthèse que, à leurs yeux, Platon et Aristote sont des disciples de Moïse. Si Platon et Aristote ont lu Moïse, il n'est pas étonnant de retrouver dans Moïse les échos de la pensée et de la terminologie philosophique des Grecs. Il est possible d'observer l'étonnant mariage de Jérusalem et d'Athènes que célèbrent les Septante à Alexandrie.

Prenons seulement un exemple de cette alchimie. À l'époque des Septante, le mot *Theos* désigne les dieux de l'Olympe et le mot *Nomos*, la loi de ces dieux. Sans hésiter, les rabbins d'Alexandrie s'approprient ces deux termes, les détournent de leur sens originel : dans le grec des Septante, *Theos* désigne *Elohims*, *Kyrios* désigne Adonai' YHWH et *Nomos*, *sa tora*. Si l'on songe que, en son éternité, l'Elohims du Sinai' rêvait de détrôner les dieux de l'Olympe, quelle revanche pour ceux-ci, n'est-il pas vrai, que de donner leur nom propre à leur vieil adversaire pour que celui-ci puisse se faire entendre en grec? La structure du vocabulaire grec des Septante reflète la philosophie grecque, son dualisme foncier qu'elle introduit résolument dans la Bible : les Septante distinguent, comme les Grecs, entre l'âme et le corps, entre le temps et l'éternité, alors que pour les Hébreux, le *nephesh* désigne l'être même de l'homme, en lui-même et sans aucune allusion à la division platonicienne âme-corps. Le '*Olom* désigne la totalité du réel, espace et temps, perçu dans son insondable mystère, sans aucune allusion à la distinction temps-éternité ou esprit-matière, courante en grec.

À ce prix seulement, les Septante permettent à la Bible d'être lisible dans toute l'étendue de l'Empire. Elle devient le texte qui fait autorité d'autant plus aisément que la langue de la Bible a presque totalement sombré dans le naufrage, après l'an 70, de la patrie et du peuple des Hébreux. De fait, les traducteurs de la Bible, dans les 2000 langues et dialectes où elle a été traduite, reflètent, tous, la terminologie et les structures mentales des Septante, plus que celles des Hébreux.

Une langue ressuscitée

Le développement des études hébraïques et de l'esprit historique, l'essor de nos connaissances archéologiques, historiques, linguistiques et exégétiques ont mis à notre disposition, dans les trois derniers siècles, une somme prodigieuse d'information sans cesse accrue.

Par surcroît, la résurrection de l'hébreu, redevenu la langue vivante du peuple et de l'État d'Israël, a donné aux biblistes qui le parlent quotidiennement une sensibilité nouvelle à ses structures linguistiques et au poids spécifique de chaque mot et de chaque tournure de phrase. Je ne pense pas qu'il suffise de parler l'hébreu moderne pour traduire la Bible et, à bien des égards, il faut se méfier de commettre des anachronismes, toujours possibles à l'hébraïsant moderne. Mais, pour la première fois, le bibliste n'est plus irrémédiablement condamné à se référer à des dictionnaires, eux-mêmes fabriqués en se référant à des traductions ou à des commentaires : il y a désormais l'irremplaçable recours aux valeurs de la langue vivante ressuscitée.

Au terme du périple que je viens de faire sur la mer immense de la Bible, je pense résolument qu'il existe différentes manières de lire, de comprendre et donc, d'interpréter la Bible.

Les rabbins disaient que chaque verset de la Bible a 70 sens. Il y a donc aussi 70 manières de la traduire : il suffit de lire les traductions modernes de la Bible, même celles qui se reflètent scrupuleusement les unes les autres, pour saisir combien ils avaient raison. Si, bousculant tant d'idées acquises, je propose une 71^e lecture de la Bible, il est bien clair que je n'ai pas la prétention d'inventer une orthodoxie nouvelle qui remplace les anciennes mais, tout au plus, de traduction de la Bible sur des voies nouvelles où le texte, enfin débarrassé de la poussière des siècles, comme des a priori théologiques, puisse à nouveau respirer de son éternelle jeunesse.

Se libérer des habitudes

Le premier commandement du traducteur moderne de la Bible, et sans doute celui que j'ai le plus de mal à respecter, est de *se libérer du poids des habitudes acquises*. Celles-ci, je l'ai dit, remontent presque toutes aux Septante, dont l'influence continue, 23 siècles après, de nous écraser.

Prenons l'exemple des noms propres et des noms de lieux de la Bible. Les Septante les hellénisent résolument : *Moshè* devient *Moïses*, *léhoshoua'* et *léshoua'* deviennent *lesou* et ainsi de suite. Les Septante ne sont pas fâchés de donner une couleur « civilisée » aux noms des héros de la Bible, de les libérer des ombres « barbares » du « patois » de Canaan! Mais, compte tenu des habitudes de leur temps, pouvaient-ils faire autrement? Les « Aïn » et les autres gutturales n'existent pas en grec, pas plus que les chuintantes. D'où ces métamorphoses qui s'imposent par la suite, même dans les langues qui auraient pu se dégager de l'empreinte hellénistique et redonner aux personnages de la Bible leur véritable identité sémitique. C'est ainsi que *léshoua'* continue de se prononcer Jésus en français et Issa en arabe et d'autant de manières différentes qu'il y a de langues. Parfois, l'éloignement des sources est tel qu'il est impossible de découvrir, sous les plâtres, la véritable identité de l'homme : par exemple, en Angleterre, qui soupçonne que James,

notre Jacques, désigne tout prosaïquement l'hébraïque *la'aqob*? Et qui soupçonnerait que les Fils de Zébédée sont tout bonnement les *Bèn Shobtai'*?

Pour ma part, je n'interdirai à personne de continuer à parler de Moïse, de Jésus ou même de James. Mais toute traduction scientifique de la Bible a l'évident besoin de rompre avec des habitudes injustifiables de nos jours, pour accéder enfin au respect du texte et de sa vérité historique. Ce principe s'applique en premier lieu pour le nom de Dieu que j'ai simplement transcrit de l'hébreu : YHWH Elohims - sûr, ainsi, de ne pas déformer les significations originelles de ces noms sacrés.

La méthode de traduction que j'ai adoptée aspire à deux buts principaux : insérer le texte dans son contexte historique pour tenter de le comprendre tel qu'il l'était par les contemporains du temps où *il* a été écrit, et Je traduire de telle manière que, tout en lui gardant les caractères originaux de ses structures linguistiques propres, il puisse néanmoins s'insérer dans le tissu linguistique du français moderne. À ce point de vue, le traducteur ne doit pas hésiter à mettre en oeuvre toutes les ressources du français contemporain tel qu'il est écrit à la suite des récentes évolutions du langage, non seulement parlé mais poétique et même académique. Il est, à ce point de vue, impossible de continuer à traduire la Bible comme si les prophètes avaient tous lu les Romantiques et s'étaient appliqués à écrire à la manière de Chateaubriand et de Lamartine ou de Victor Hugo.

Le temps des verbes

Les Septante, la Vulgate et, à leur exemple, toutes les traductions de la Bible ont attribué aux Hébreux la conception du temps qu'avaient les Grecs et les Latins : pour ceux-ci, il y a un passé, un présent et un avenir, qui se conjuguent selon les modalités complexes du verbe grec ou latin.

La conception du temps chez les Hébreux et dans les langues sémitiques est radicalement différente. Le verbe ne décrit pas un temps - passé, présent ou futur - mais une action accomplie ou inaccomplie. Les linguistes le savent : « le verbe hébraïque est par essence intemporel », affirme Petersen. On se heurte constamment à la difficulté de faire correspondre la valeur des temps - et plus encore, de l'accord des temps de l'hébreu et du français. Comment, par exemple, traduire des mots aussi simples que *Az Yoshir Moshè* - « Alors (dans le passé) Moshè chantera » ?

Les traducteurs ne s'embarrassent pas de ces nuances quand ils mettent presque tout au passé. Et sans doute n'ont-ils pas entièrement tort puisque, en fin de compte, nous sommes en présence de deux échelles de valeurs dont les barreaux ne correspondent pas.

J'ai tenté de résoudre le problème insoluble de la traduction du temps en recourant souvent au présent français. Ce temps, très souple et puissamment évocateur en français, est lui aussi *intemporel* : la langue de Racine admet le *présent historique*, qui décrit au présent une action passée, et celle de Claudel utilise aussi le *présent prophétique*, qui met au présent un événement futur. Si l'accompli doit continuer à se traduire par le passé, si l'inaccompli peut judicieusement correspondre à un futur, ces verbes sous leur forme convertie ont à mes yeux valeur de présent et parfois d'impératif.

Les substantifs

Là encore, il faut nous arracher, au prix d'un immense effort, aux habitudes acquises. Commençons à le faire pour les mots qui ont été exactement compris et traduits par les Septante, dans la Vulgate et dans les traductions qui en dérivent plus ou moins directement, y compris à la fin du siècle dernier, la Bible du Rabinat français.

Prenons par exemple le mot *Malakh*.

Les Septante le traduisent exactement par le terme *aggelo* que Jérôme et tous les autres traducteurs rendent par « ange », *angel*, *etc.* À l'époque des Septante, cette traduction était parfaite : un « ange » était, en grec comme en hébreu, le messager d'un homme, d'un roi ou d'Elohims. Puis, le sort s'est acharné sur nos malheureux anges, qui ont beaucoup souffert du traitement qu'ils ont subi de la part des peintres, des sculpteurs et plus encore, des théologiens : auréoles, ailes, allures et postures « angéliques » ont été plaquées sur leur rude réalité hébraïque. Les *kéroubîm*, qui représentaient, dans la conscience des Hébreux, de terrifiants animaux mythiques, sont devenus dans le langage courant de doux et attrayants « chérubins ». Ces exemples extrêmes montrent bien comment le langage des traducteurs, obnubilés par le caractère sacré de la Bible et de ses traductions, restait figé dans un vocabulaire qui, dans ses structures essentielles, n'avait pas changé depuis deux millénaires. Or, les mots ont une vie et changent de sens aujourd'hui plus vite encore que jadis. Il faut donc, pour être exacts, cesser de parler d'« anges » et de « chérubins » pour les désigner sous leur vraie nature de « messagers », de « griffons » ou mieux, de *kéroubîm*. Pour chaque terme, il faut faire le même exercice critique pour savoir si le mot choisi a ou a encore dans la langue vivante le sens qu'on lui prête et qu'il pouvait avoir jadis.

Cet exercice est d'autant plus difficile que les traducteurs élevés dans le sérail biblique ont facilement l'illusion de croire que les mots qu'ils utilisent, usés jusqu'à la corde pendant des siècles par trop d'usage théologique ou littéraire, ont encore pour le bon peuple le sens qu'ils ont pour eux. Il faut ainsi scrupuleusement peser chaque mot dans les balances du français contemporain pour savoir s'ils ont encore aujourd'hui leur sens de jadis.

Quelques exemples

La fonction essentielle du traducteur libéré des habitudes sera ainsi d'inventer un langage neuf pour traduire plus exactement les termes hébraïques par des mots qui appartiennent au tissu vivant de la langue contemporaine. Lorsque le mot juste fait défaut, le traducteur ne devra pas hésiter à le rechercher dans les immenses réserves, le plus souvent inexploitées, de la langue française. Mon expérience me fait dire que le mot juste que le traducteur recherche pour exprimer avec exactitude toutes les nuances d'un concept hébraïque existe presque toujours.

Le mot *Bereshit* a été traduit par les Septante *En arché* (au commencement). Peu après, Aquilas jugeait *En arché* inexact et remplaçait justement ce terme par *En*

Kephalaion (en tête), qui cerne de plus près le terme hébraïque. Jérôme, pris entre l'hébreu et les deux traductions grecques, choisit un moyen terme, In *principio*, que les traducteurs français rendent généralement par « Au commencement ». Or, *Bereshit* est un mot très certainement voulu. Employé comme substantif, il n'apparaît qu'une seule fois dans toute la Bible. Il fallait trouver un mot qui, en français aussi, soit un mot voulu et un hapax, comme il l'est en hébreu. L'analyse de *Bereshit* m'a conduit à former un néologisme - « Entête » - qui peut ainsi couvrir tous les sens de *Bereshit* dont les siècles n'ont pas épuisé les significations.

Homogénéité de la traduction

Un mot hébreu doit toujours être traduit, lorsqu'il a le même sens, par le même mot français. Le mot ne doit pas être employé pour traduire un autre terme hébraïque. Bien entendu, ce principe doit être compris avec souplesse : un mot employé dans le même sens peut être traduit de deux manières différentes s'il appartient, par exemple, à deux époques différentes ou l'un, à un texte en prose et l'autre, à un texte poétique. Mais cela dit, le lecteur français n'aura une idée des structures de la langue hébraïque et de la Bible que lorsqu'il pourra en admirer le reflet dans une traduction qui respecte rigoureusement le principe fondamental d'homogénéité de la traduction. Pour évident qu'il soit, il faut bien reconnaître qu'il est universellement violé. Le record dans l'hétérogénéité de la traduction est sans doute atteint par les Septante qui traduisent par un seul verbe grec, *poeïen*, (faire), 118 verbes hébraïques différents! L'homogénéité de la traduction est d'autant plus difficile à obtenir que la traduction mobilise un plus grand nombre de traducteurs qui travaillent sur une plus longue période. L'esprit humain vaut mieux qu'un ordinateur, mais il n'est pas un ordinateur; d'où les constants flottements des traductions qui oscillent entre des synonymes pour traduire un même mot ou, au contraire, interprètent plusieurs termes hébraïques par le même mot français.

J'ai traduit la Bible seul et dans un laps de temps relativement court pour m'apercevoir, malgré toute la rigueur observée que, à moi aussi, il m'est arrivé de pécher par là. Aussi, prenant le taureau par les cornes et la Concordance de Mandelkern, puis celle de Ibn Shoshân à pleines mains, j'ai décidé de revoir ma traduction, non seulement phrase par phrase, mais en vérifiant chaque mot dans chacun de ses emplois, dans l'ensemble de la Bible, de telle manière qu'aucune place ne soit laissée à l'inadvertance ou à l'erreur. La dernière étape de mon travail a consisté ainsi en une révision synchronique et diachronique de l'ensemble de mes traductions. L'énoncé de ces principes de traduction peut paraître relativement simple, mais je sais par expérience combien leur application est difficile.

Conscients de l'« impossible possibilité » de la traduction, nous devons cependant nous efforcer de réduire le fossé, parfois l'abîme, qui sépare le texte de sa version.

Au troisième millénaire, les pionniers de la renaissance biblique de notre temps devront avoir l'audace de créer un langage nouveau, des mots neufs, pour traduire les plus anciennes réalités de l'univers intellectuel des prophètes et restituer à la Bible, en langue française comme dans les autres langues, les structures toujours neuves et éblouissantes

de son original hébraïque.

Source : *Circuit*, n° 77, 2002, p. 6-9.